

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot
Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 48-81
Avertis minuit : GUT. 59-59

Directeur :
GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

du traité de Francfort au traité de...

Comment les Allemands entendent la réciprocité

L'article XI du traité de Francfort a réglé les relations économiques de la France et de l'Allemagne sur le principe de la réciprocité et du traitement de la nation la plus favorisée ; le texte spécial que l'on doit comprendre dans cette règle « les droits d'entrée et de sortie, le transit, les formalités douanières ». Dans l'intention des négociateurs, cela signifiait, évidemment, une égalité parfaite ; mais les Allemands, depuis 1871, n'ont appliqué ces principes qu'à la lettre, tandis que nous nous sommes crus tenus, aussi, de demeurer fidèles à l'esprit.

L'octroi de facilités de transit aux navires allemands dans les ports de France doit avoir pour contre-partie des facilités compensatrices accordées au transit français. Les Allemands prétendent que, si nos paquebots fréquentaient leurs ports comme les leurs fréquentaient les nôtres, cette clause de réciprocité est jouée exactement. Mais qui ne voit que, en raison de la diversité des conditions géographiques, un régime identique ne saurait être un régime vraiment réciproque ? Les rivages français de la Manche et du Pas-de-Calais offrent des escalas naturels sur les routes maritimes qui parlent de l'Allemagne ; quels sont les ports d'Allemagne qui présentent de tels avantages, sur une voie de commerce, pour des paquebots français ? Brême, Hambourg, Stettin sont-ils des points d'étape nécessaires entre la France, les pays scandinaves, la Russie ?

Fort de notre tolérance, les grands vapeurs transatlantiques allemands venaient compléter à Boulogne et à Cherbourg leurs chargements à destination de l'Amérique du Sud et des Etats-Unis. Dans ces deux villes, dont la seconde est cependant un port militaire, toutes les commodités leur étaient assurées ; aucun navire français n'obtint, en rade de Cherbourg, les attentions prodiguées régulièrement aux puissants courriers germaniques, dont le rôle de croiseurs auxiliaires était cependant prévu et notoire, dès le temps de paix ; nos chemins de fer leur amenaient les passagers par trains rapides spéciaux. Les Argentins qui viennent à Paris avaient adopté la ligne allemande qui les déposait, dans les conditions les plus confortables, à trois heures de la capitale ; ceux de nos amis de Buenos-Aires qui persistaient à préférer le pavillon français ne trouvaient pas, en débarquant à Bordeaux, des trains directs accédant au quai. Voilà comment, par égard pour une réciprocité toute théorique, nous protégeons nos compagnies françaises !

En Algérie et en Tunisie, chaque printemps, des paquebots allemands aménagés pour la croisière de tourisme promenaient des centaines de familles teutonnes sur le littoral de notre Afrique du Nord. Plus d'un professeur Knatschke, en jambières et complet vert, prit là des notes qu'il comptait utiliser plus tard, au jour annoncé par ses manuels classiques où le rayonnant *Deutschtum* aurait chassé de ces lumineux rivages l'obscurantisme français. Je crois bien me rappeler que les négociants du cru débitalent à ces passagers, dont ils flattaient la suffisance, les antiquités les plus modernes ; mais les domestiques d'hôtel et les portefaix des quais les disaient très durs au pourboire... Je me demande si ces paquebots fureteurs, traités bénévolement en yachts de plaisance, n'auraient pas dû payer des droits très élevés, une lourde patente de voyageur de commerce.

Sans doute, à la paix, serons-nous guéris de notre naïveté ; nous ne ferons plus ainsi, douillettement, le lit de nos adversaires, nous saurons qu'il n'y a de réciprocité qu'entre partenaires qui ont les moyens et la volonté de se rendre des services mutuels. Nous nous souviendrons que, la même où ils en auraient

eu les moyens, les Allemands n'ont pas voulu. C'est le cas, par exemple, pour l'interprétation des tarifs de douanes et l'application des règlements douaniers ; rien n'est plus facile, en respectant officiellement un barème de taxes, que d'en interdire, en fait, l'application ; les droits sont perçus tels que fixés, mais des formalités tracassières en augmentent le montant et finissent par décourager le commerçant.

Ainsi la douane allemande taxe « au demi-brut », c'est-à-dire que les droits sont perçus sur la marchandise, pour son poids et celui de son emballage immédiat ; en France, nous taxons presque toujours sur le poids net. Les Allemands appliquent à certains articles des « taxes additionnelles », en beaucoup de cas où nous ne le faisons pas. Ils obligent les importateurs de vins à supporter des expertises confiées à des agents de leur administration, au lieu qu'en France les experts sont des techniciens plus indépendants. Sous prétexte qu'ils n'ont pas adhéré à la convention internationale de Madrid, ils se refusent à poursuivre les vendeurs de produits contrefaits ou faussement dénommés.

Ce sont là, si l'on veut, des détails ; mais, en les rapprochant les uns des autres, on est amené à reconnaître que chacun d'eux est un trait d'un système d'ensemble ; c'est le système exactement contradictoire de celui du *fair play* ; c'est celui du négociant toujours préoccupé d'abuser de la loyauté de son acheteur non pas précisément pour vendre à faux poids, mais pour gagner de biais ce qu'il ne peut conquérir en face. Au moment où les Alliés viennent, — le communiqué sur la conférence de Paris en fait foi, — de proclamer leur solidarité économique, il est essentiel qu'ils démasquent ces procédés germaniques, afin de n'en plus être dupes.

Henri Lorin.

Les Communiqués

15 heures

En ARGONNE, lutte à coups de grenades, dans le secteur de BOLANTE. A la FILLE-MORTE, nous avons fait sauter deux mines qui ont endommagé la tranchée adverse.

A l'ouest de la MEUSE, nuit relativement calme.

A l'est de la MEUSE, nous avons engagé plusieurs combats partiels, au cours desquels nous avons progressé dans les bois au nord du BOIS DE LA CAILLETTE.

En WOËVRE, bombardement intense des secteurs de MOULAINVILLE et de CHATILLON.

Les Allemands ont jeté dans la Meuse au nord de Saint-Mihiel, vingt-deux mines qui sont venues exploser sur nos barrières sans causer de dégâts.

En LORRAINE, les Allemands, après un violent bombardement de nos positions, entre ARRACOURT et SAINT-MARTIN, ont lancé plusieurs petites attaques d'infanterie, échelonnées sur divers points de ce secteur. L'ennemi a été partout rejeté par nos feux de mitrailleuses et nos tirs d'artillerie.

Dans les VOSGES, une forte reconnaissance ennemie, qui tentait d'aborder nos tranchées au sud-est de CELES, a été aisément dispersée.

23 heures

En BELGIQUE, un tir de destruction sur les tranchées ennemies en face de STEEN-STRATE a donné de bons résultats.

Au nord de l'AINSE, notre artillerie s'est montrée active entre le bois de BEAUMARAIS (sud de Craonne) et BERRY-AU-BAC.

En ARGONNE, notre artillerie a continué ses tirs de concentration sur les lignes et les voies de communication du front ennemi, notamment dans la région de MONTFAUCON et des bois de MALAN-COURT.

A l'ouest de la MEUSE, journée calme. A l'est, canonnade intermittente dans le secteur DOUAMONT-VAUX.

Aucune action d'infanterie sur l'ensemble de notre front dans la région de VERDUN.

“ Au dessus de la mêlée ”

Il s'est rencontré une librairie bien parisienne pour endosser la cinquantième édition du fameux livre *Au-dessus de la Mêlée*, où Romain Rolland, humanitaire, antimilitariste et philoboche impénitent, se demande si ce n'est pas le lapin qui a commencé.

Et, ce qui est plus fort encore, il s'est rencontré des journaux, voire de très grands journaux parisiens, pour inciter leur clientèle à le lire...

Vous me direz qu'ils ont été payés pour ça.

Personne n'en saurait douter, mais il reste à savoir si c'est une excuse.

Je vois bien l'intérêt qu'ont les Boches à faire un sort aux bafouillages d'un songe-croix qui prétend pousser... l'impartialité jusqu'à chercher encore, après Louvain, Reims, Arras et Nomény, après le *Lusitania*, après miss Edith Cavell, de quel côté est le bon droit, et l'écoulement rapide de quarante-neuf éditions en moins de vingt mois s'explique aisément par les besoins de la propagande pangermaniste dans les pays neutres. Je vois moins bien — je ne vois même pas du tout — l'intérêt des Français.

L'union sacrée ne saurait apparemment s'étendre aux faux frères qui désertent devant l'ennemi. Et ce n'est pas parce que, comme on a grand soin de nous en avertir, M. Romain Rolland a déjà vendu à ce jour 258.000 exemplaires (à 3 fr. 50) de son indigeste *Jean-Christophe* en dix volumes, qu'il évitera la flétrissure. Un succès de librairie, fût-il « kolossal », ne saurait être, en matière de lèse-patrie, une circonstance atténuante. Au contraire !

Mais peut-être, après tout, que la publicité n'a pas de patrie. Pour certains Parisiens, elle est sans doute, elle aussi, « au-dessus de la mêlée » : les affaires sont les affaires !

Emile Gautier

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la région de VERDUN, nos avions de chasse ont livré, dans la journée du 4 avril, quinze combats aériens, au cours desquels un avion-moteur allemand a été abattu près de l'étang des HAUTS-FOURNEAUX. Un autre appareil ennemi est tombé près du bois de TILLY.

Enfin, un troisième avion allemand a piqué, verticalement, sur le sol. Tous nos pilotes sont rentrés indemnes.

Dans la nuit du 3 au 4, une de nos escadrilles de bombardement a lancé quatre obus sur la gare de NANTILLOIS et cinq sur les bivouacs de DABEVILLERS.

La Cravate de couleur

Nous étions cinq personnes, ce matin, dans un compartiment de la ligne de Ceinture, entre Passy et la gare Saint-Lazare. Cinq hommes. Quatre étaient en deuil ; un vieillard au visage ravagé, aux yeux d'une souffrance infinie ; son voisin, habillé d'un costume marron, portait un crêpe au bras et une cravate noire (sans doute usait-il son complet marron par économie, tout en étant en deuil. La guerre coûte cher aux petits bourgeois qui ne fournissent rien à l'armée ; aussi ne saurait-on leur en vouloir de ne pas se faire faire de vêtements noirs quand ils perdent leur enfant).

Dans l'angle du wagon — face à mon frère et moi, qui sommes aussi en deuil — était assis le cinquième voyageur. Simple d'allures, il lisait paisiblement son journal — celui que vous tenez en ce moment à la main, lecteur. Il avait un pantalon incolore, d'un gris quelconque, et une cravate bleue.

Et soudain, dans le désœurement du court trajet, les quatre premiers voyageurs s'aperçurent qu'ils regardaient leur compagnon. Et chacun de nous, avec un sentiment de tristesse, enviait cet inconnu et se disait : « A-t-il de la chance, celui-là, après vingt mois de guerre, d'avoir encore une cravate de couleur ! »

Sous-marin allemand COULÉ

Un sous-marin allemand a été coulé aujourd'hui par une escadrille anglo-française. Les officiers et l'équipage ont été sauvés et faits prisonniers.

Vie chère et petits salaires

Une levée de battoirs

Elles tiennent parole, ces blanchisseuses de la Villette qui ont décidé de ne plus travailler dans les lavoirs qui ont augmenté leurs prix, et désertant les établissements de leur quartier, elles vont dans les arrondissements voisins laver leur linge. Ce qu'elles déclarent ne pas vouloir accepter, ces « braves femmes », c'est qu'on leur fasse payer soixante-quinze centimes le séchoir qu'on leur cédait avant la guerre pour cinq sous par jour, et il faut bien admettre que la hausse des prix du combustible ne justifie nullement cette augmentation. Si les directeurs de lavoirs ne cèdent pas, le boycottage continuera. L'attitude des blanchisseuses du dix-neuvième arrondissement mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle évitera peut-être à la population ouvrière de ces quartiers de subir l'augmentation que le reste de Paris s'est vu dans l'obligation d'accepter.

Une levée de ciseaux

La grève des couseuses est à peine terminée qu'un semblable mouvement est sur le point d'éclater, toujours dans le monde de la couture. Il ne s'agit plus des grandes maisons de couture de la rue de la Paix, mais d'un important magasin de confection de la rue Réaumur, qui connut, il y a quelques années, des grèves assez bruyantes accompagnées de manifestations. Les coupeuses et les coupeuses qui avaient dû accepter de sensibles diminutions de salaire réclament le bénéfice des tarifs établis par l'Intendance pour des travaux similaires et le retour aux tarifs appliqués le 1^{er} août 1914. Si demain la direction ne leur a pas fait connaître sa réponse ou repousse leurs revendications, les intéressés tiendront une réunion pour prendre une décision.

Une levée d'archets

La même réclamation est formulée par les musiciens. Qu'ils appartiennent à l'orchestre d'un théâtre, d'un concert ou d'un cinéma, ils ont dû accepter, lors de la réouverture des salles de spectacles, une réduction de près de cinquante pour cent sur le tarif syndical, bien heureux encore de ne pas voir prolongée plus longtemps la période de chômage. Les musiciens estiment aujourd'hui que les recettes actuelles permettent le retour aux salaires normaux. L'Association des directeurs de théâtres convient que la chose n'est pas impossible, et celle des directeurs de cafés-concerts accepte de faire des concessions, mais les directeurs de cinématographes ne veulent rien entendre.

La nouvelle de ce refus cause une agitation qui pourrait déclencher, d'ici une huitaine de jours, une action générale dans les cinémas. Les musiciens oublient que nous sommes en guerre et que le public acceptera sans protester d'assister au défilé de nos troupes à Salonique sans tambour ni trompette.

Navrant !

M. de H... (nous pourrions dire son nom), sous-lieutenant au ... d'infanterie, (nous savons le numéro du régiment) se bat depuis le début de la guerre. Il n'a jamais été blessé, mais un séjour de quinze mois dans les tranchées lui a valu des rhumatismes qui le rendent complètement impotent.

La semaine dernière, le médecin inspecteur de la ... région (nous connaissons le numéro de la région) arrive à son régiment pour examiner les officiers et voir ceux qui sont aptes ou non à continuer leur service. M. de H... est immédiatement classé parmi les incapables et on le libère sans indemnité, sans pension.

Or, M. de H... est originaire des pays envahis. Il a perdu tout ce qu'il possédait et, depuis le commencement de la guerre, est sans nouvelles de sa femme et de ses deux enfants. Il n'avait pour vivre que sa solde de sous-lieutenant. Aujourd'hui il n'a plus rien et, tant que son état ne se sera pas amélioré, il est incapable de tout travail.

Alors, que va faire ce malheureux ? Peut-on admettre qu'un officier qui a tout donné à son pays soit réduit à la mendicité du jour au lendemain, parce qu'il n'a pas eu la chance d'avoir une jambe ou un bras emporté par un obus ?

M. S.

LES DRAMATISEURS

Une fois en un an, les zeppelins ayant réussi à venir jeter quelques bombes sur la périphérie de Paris, nous ne parlâmes pas d'autre chose pendant huit jours, et nous nous réjouissions d'aise le cœur des Boches en dramatisant l'incident jusqu'à faire aux victimes des obsèques nationales.

Une fois en un an, également, les sous-marins allemands ayant réussi à torpiller un des bateaux qui font le service du canal de la Manche, nous avons derechef pris l'univers à témoin du mal que nous font les méchants, avec tant de véhémence et de volubilité qu'on aurait juré que nous étions payés pour réjouir les oreilles de nos assassins.

Or, aujourd'hui, qu'est-ce qui arrive, ou plutôt qu'est-ce qui n'arrive plus ? C'est l'étranger.

Résultat : le commerce parisien perd des milliers de francs, même des millions, à cette époque critique des grandes commandes du printemps. Tout cela pour avoir éprouvé le besoin d'écrire de belles phrases et de prononcer des discours émouvants.

Si c'était vrai, si vraiment le passage du canal était devenu quelque chose comme le passage de la mer Rouge par les Egyptiens, et si vraiment l'on risquait de recevoir une bombe sur la tête chaque fois qu'on traverse une rue de Paris, il serait encore superflu de l'avouer. Mais le sous-marin représente une chance sur mille, la bombe une chance sur un million, et la vie à Paris respire la même quiétude qu'à Londres ou à Monte-Carlo.

Alors, il est tout de même un peu vexant que les étrangers de Londres ou de Monte-Carlo hésitent à venir nous voir.

Tu l'as voulu, Georges Dandin !

Maurice de Waleffe

Réalités géographiques

Roumanie et Bulgarie

— Je l'attendais, me dit mon ami M... Est-ce que tu serais de ceux qui ont peur de parler de la Roumanie ?

— Avoue que notre presse a un peu trop fait vibrer jadis cette corde.

— Evidemment, on a bien fait de mettre la sourdine. A force de nous rebattre les oreilles de la légitimité des revendications roumaines sur la Transylvanie et la Bukovine, on obligeait le public à s'étonner du peu d'empressement montré pour faire valoir ces revendications. Il aurait mieux valu exposer exactement la situation et tâcher de faire comprendre ce qu'elle pouvait avoir de délicat pour nos amis de Bucarest. Mais maintenant que la décision est proche, ce serait sottise que de ne pas regarder de ce côté. Il faut que le public sache le prix de l'intervention roumaine, que le gouvernement soit mis en garde contre les maladroites qui pourraient la retarder et, poussé à faire tout ce qui pourrait la hâter.

— Y a-t-il vraiment quelque difficulté nouvelle ?

— Rappelle-toi ce que nous disions l'autre jour (21 mars). Je l'invitais à regarder la carte et à réaliser la situation géographique de la Roumanie, entre l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie.

— Est-ce que les Roumains ont si grand peur des Bulgares ?

— Je ne dis pas cela, mais je voudrais que l'on comprît enfin quels sont les rapports des voisins du bas Danube. Il y a dans l'histoire et la géographie de la Roumanie un point sensible, c'est la Dobroudja.

— Oui, je sais... province bulgare dotée aux Roumains, qui l'ont agrandie au traité de Bucarest, soi-disant pour en protéger la frontière.

— Cela ne suffit pas. Sais-tu que les Bulgares n'ont jamais cessé un instant d'annoncer leur intention de reprendre la Dobroudja par force ? C'est depuis quarante ans un des refrains les plus ordinaires de la presse de Sofia, aussi connu que le refrain macédonien. Sais-tu que l'entrée de la Roumanie dans la Triple Alliance était justifiée par le roi Carol comme une assurance contre l'agression bulgare ?

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

— Mais pourquoi les Roumains qui ont réclamé des millions de compa-

tristes de l'autre côté des Karpathes tiennent-ils tant à une steppe peuplée seulement d'étrangers ?

— Mon cher ami, tu parles bulgare... J'ai voyagé en Dobroudja. Le climat n'y a pas changé ; l'aspect rappelle toujours la Russie méridionale : vastes plaines au sol noir, vallées sèches et tourbillons de poussière fine en été. Mais cet ancien pays de parcours, à travers lequel ont reflé pendant des siècles toutes les races, qui a été tour à tour roumain, turc et bulgare, est devenu un pays agricole très riche et en grande majorité roumain. Depuis l'annexion, il y a eu un flot continu de colonisation paysanne roumaine, prolongement du mouvement de descente des Karpathes, qui a amené la fondation de nombreux villages. La population de la Dobroudja a augmenté de 250 pour cent ; l'étendue des cultures et le chiffre du bétail ont quadruplé. Des millions ont été dépensés pour le grand pont du Danube, le chemin de fer et le port de Constantza. J'aurais que je comprends qu'on tienne à un pays pour lequel on se sent menacé. Le recul de la frontière vers le sud par le traité de Bucarest n'empêche pas que ce soit ici le seul point de tout le territoire roumain auquel manque la défense naturelle de montagnes comme les Karpathes ou d'un grand fleuve comme le Danube.

— Je vois où tu veux en venir. J'ai lu les dépêches parlant de troupes bulgares et allemandes massées de ce côté.

— Dis-toi bien que jamais on ne fera marcher ensemble Bulgares et Roumains. Si nous voulons avoir ceux-ci avec nous, il faut non seulement ne rien négliger de ce qui peut les rassurer (et cela c'est l'affaire de nos amis russes), mais se garder de coqueter avec leurs ennemis héréditaires.

— Oui, tu fais allusion au discours de Miloukoff et aux bruits qui ont amené une question à la Chambre des Communes sur la possibilité de négociations avec la Bulgarie... Tout de même, il ne peut y avoir entre Roumains et Bulgares la même haine qu'entre Bulgares et Serbes.

— L'hostilité est certainement moins exaspérée mais elle date de plus loin. Qu'aurais-tu dit si tu avais vu, comme moi, un professeur roumain assassiné sous tes yeux dans les rues de Bucarest par un jeune Bulgare, émissaire du comité macédonien et si tu avais été témoin de la mobilisation roumaine au moment de la seconde guerre balkanique ? A la seule idée de combattre les Bulgares, on abandonnait en chantant les moissons inachevées. J'ai entendu des paysans, qui certainement n'avaient pas lu les journaux de Bucarest, dire qu'ils marchaient contre « un peuple de sauvages ».

— Es-tu ce que les Roumains sont si supérieurs aux Bulgares ?

— Mais il n'y a pas de doute ! Vraiment vous êtes agaçants avec votre superbe ignorance ! Quand tu voudras, je te monterai, preuves en main, ce que c'est que la Roumanie. Si on avait eu une conscience plus nette de la force qu'elle représentait, des progrès étonnants accomplis dans ce pays, le plus avancé et le plus vigoureux des balkaniques, on aurait peut-être évité de s'empêtrer dans ces naïves négociations avec les Bulgares, qui nous ont valu la neutralité grecque, l'écrasement de la Serbie et l'échec de l'expédition des Dardanelles. Ce n'est pas de maintenant que date l'importance de l'intervention roumaine.

— Soit ; je reviendrai.

François Lebon

Pour faire baisser les prix

Une vieille dame émettait une idée qui, à mon avis, serait féconde si les Français libres et conscients savaient l'exploiter.

Je suppose un million de consommateurs parvenant à s'entendre — c'est ça le difficile — et décrétant d'eux-mêmes deux jours sans viande par semaine.

Evidemment, sur ce million de conjurés, beaucoup regretteraient leur côtelette, mais quelle immense compensation pour eux que de voir la figure des gros spéculateurs sur la viande ! Les stocks de ceux-ci s'accumulent, invendus ; le cheptel s'accroît. La viande baisse automatiquement, puisque l'offre est toujours la même, tandis que la demande se dérobe.

Le même million de consommateurs, encouragé par le désappointement de ceux qui s'enrichissent dans la viande, décrète ensuite que les membres de son syndicat de lutte contre les exploités se priveront de beurre deux fois par semaine.

Le café au lait, le thé sans beurre, mauvaise affaire ! Oui ! Mais quel dédommagement de voir cet entrepositaire qui cachait ses beurres et qu'on n'a pas pu poursuivre parce qu'il avait le droit de le faire, même en temps de guerre, rester avec son stock sur le dos. Pour les liquider, il consentirait peut-être une bonne diminution, cet affameur affamé...

La preuve, enfin, que cette idée n'est pas sottise, c'est qu'il y a toujours eu des jours sans charbon, décrétés par la température, et que, dès juin, les charbonniers battaient le rappel en annonçant « des prix d'été ».

Seulement, il faudrait faire ça sans le gouvernement. Nous ne sommes pas des Boches, et nous avons le sens de l'initiative, n'est-ce pas ?...

L'Ouvrier

Nous prions nos abonnés de vouloir bien, pour chaque changement d'adresse, nous envoyer l'une des dernières bandes de leur journal, en l'accompagnant de 0 fr. 50 en timbres-poste.

Hors d'Œuvre

Le coup de pouce

Il paraît que j'ai eu tort de ne pas prendre au sérieux le projet de M. Honorat. M. Honorat est ce député qui a l'idée ingénieuse de donner un coup de pouce à nos pendules dans la nuit du 9 au 10 avril, pour retarder d'une heure le coucher du soleil au cours des journées suivantes et jusqu'à la fin de la guerre.

La commission de l'enseignement et des beaux-arts vient d'approuver à l'unanimité la proposition de M. Honorat. On peut se demander ce que l'instruction publique et les beaux-arts peuvent bien voir à une affaire qui regarde exclusivement le bureau des longitudes dans ses rapports avec le système solaire.

Mais une commission parlementaire se compose (à mon idée) de gens sérieux qui ne voudraient pas se prêter à une mauvaise plaisanterie.

Et puis, d'après les lettres que je reçois, les lecteurs de l'Œuvre, en général, accueillent très favorablement la modification projetée.

Ils m'expliquent une situation que je n'avais pas comprise.

La réforme de l'heure légale est faite, non pas pour les gens qui ajustent logiquement leur horaire à leurs occupations, mais pour les gens qui sont tenus d'ajuster leurs occupations à leur horaire : c'est-à-dire ceux qui se trouvent dans les bureaux, dans les ateliers, dans les écoles et dans les casernes.

Commencant leur journée une heure plus tôt, ils seront libres également une heure plus tôt et pourront profiter de la fin du jour... Vous pensez bien que ce n'est pas l'initiative privée qui, respectant l'heure solaire, pourrait obtenir ce résultat en modifiant tout simplement les règlements de la caserne, de l'école et de l'atelier.

Il faut que l'Etat, maître de l'heure, intervienne pour donner le coup de pouce, pour procéder au truquage auguste et officiel.

J'espère que M. Honorat insérera dans son projet une disposition transitoire accordant les circonstances atténuantes aux citoyens qui, lisant mal les journaux, auront négligé de mettre leur montre au courant et manqueront leurs rendez-vous au cours de la journée du 10 avril.

Et j'espère aussi qu'il trouvera le moyen d'obliger le cadran solaire du Palais-Royal et le canon de la Tour Eiffel à annoncer midi dès onze heures du matin.

ZETTE.

Son portrait dans le Journal

On pouvait voir hier, en première page d'un de nos grands quotidiens, la photographie d'un de ces formidables obus (de x millimètres et pesant x kilogrammes) qui ont été placés, en une heure et demie seulement, dans le hall du sous-sécretariat des munitions par « des » équipes armées de crics, de cordages et de glissières.

A côté du formidable engin, est représenté un superbe soldat, au torse athlétique, aux mollets puissants, à la carrure imposante et faisant partie de... l'auxiliaire.

Quel pince-sans-rire a eu l'idée de faire poser ce brave « auxi » à côté d'un obus ?

Le sujet ne peut manquer d'être extrêmement flatté. Il va certainement faire agrandir le « groupe », le placer dans un beau cadre tricolore et faire inscrire dans le bas, en lettres dorées : « Souvenir de la campagne 1914-1916. »

Tous les autres !

Un sergent permissionnaire se présente au guichet d'une gare de province et demande un billet de 2^e classe pour Paris. On lui répond qu'on ne délivre des billets militaires de 2^e classe qu'aux adjudants et aux adjudants-chefs. Il de-

mande à voir le règlement. On lui met sous les yeux une circulaire émanant du 4^e bureau du ministère de la guerre et ainsi libellée :

Ne pourront voyager en 2^e que les adjudants-chefs et les adjudants ; en 3^e, tous les autres.

...Tous les autres, c'est le vulgum pecus qui revient des tranchées, crotté, abîmé, boueux... et qu'il est véritablement regrettable de ne pouvoir reléguer dans les fourgons à bestiaux pour préserver d'un fâcheux contact les coquets uniformes de nos embusqués.

C'est pour les soldats !

Beaucoup de soldats se plaignent de l'état déplorable dans lequel leur arrivent les paquets confiés pour eux à l'administration des postes.

Tout s'explique lorsqu'on visite le bureau central militaire.

A l'arrivée, les sacs sont entassés dans des locaux insuffisants ; aussi arrive-t-il fréquemment qu'on voit dix ou douze sacs superposés ; tant pis pour les paquets qui se trouvent dessous.

L'opération du tri est plus instructive encore.

D'une distance de trois mètres, les colis sont lancés dans des caisiers de bois avec une force telle que ceux-ci se trouvent fréquemment défoncés malgré l'épaisseur des parois (3 centimètres). D'après ces données, on peut se rendre compte de l'état des paquets.

LA MAIN QUI EXEMPTÉ OU LE PROCÈS

Laborde, Lombard, Garfoungel et Cie

Il n'y a pas que Lombard qui soit chocolat

Il n'en sortira rien, vous dis-je. Les témoins meurent, l'un comme le major Courcy, avant les débats, l'autre comme le major Koertz, pendant leur cours, et il se trouve que c'est l'un et l'autre dont les signatures étaient imitées.

Les dossiers se ferment. On a tout juste entr'ouvert celui que Lombard avait à la Direction de la Santé. On en a extrait une brève note. Elle nous révèle que, jusqu'au mois de mai 1915, Lombard fut adjoint au médecin-chef de l'hôpital 27, qui était le docteur Miette. Il remplaça celui-ci quand il fut relevé de ses fonctions et agréé comme médecin-chef. Pour l'hôpital 38, il en fut de même. Aucun titre régulier de nomination n'existe. « Cela paraît, dit la note, provenir d'un simple oubli. »

Et voilà. La défense demande acte de l'inexistence du titre de nomination proclamée par un document officiel. Malgré les efforts chaleureux de M^{rs} Albert Crémieux, Lagasse et Zévaès, le Conseil refuse ce « donner acte », estimant que la question est liée au fond du débat. On plaidera.

Et les interrogatoires reprennent avec la même monotonie et aussi peu de diversité et de révélations qu'avant-hier.

Le rabatteur Musseau, celui qui tenait le débit où Lombard recevait, des clients tels que Rogagel, Roche, Ménard, — un cuirassier et non l'adjudant dénonciateur — sont successivement entendus.

Au sujet de Roche, M^{rs} Paul Morel voudrait des « donner acte » variés, que lui refuse le Conseil en déclarant à nouveau qu'on plaidera sur tout cela.

Et l'audience est levée. Et la foule s'écoule morose. Elle riait hier de savoir que Lombard était « Chocolat ». Aujourd'hui, elle semble trouver qu'il n'est pas seul à l'être.

Les motifs d'ordre militaire DES MESURES HOLLANDAISES

Pour qui est de sang-froid et veut être de bonne foi, les mesures militaires prises récemment par le gouvernement hollandais ne méritaient pas de susciter toute l'émotion qu'elles ont soulevée. Toutefois, la docilité habituelle de la presse allemande donne le droit de penser que son unanimité à présenter les mesures en question comme une précaution contre un débarquement anglais était certainement inspirée.

Le but de ces rumeurs est toujours le même : semer la défiance contre les Alliés ; obtenir de ce sentiment quelque relâchement dans la surveillance de la contrebande ; dissimuler ses propres projets en les prêtant aux autres.

L'hypothèse d'une entreprise des Alliés en Hollande ne résisterait point à la critique militaire, si elle n'était déjà condamnée par des motifs politiques. Cependant, il suffit qu'elle ait été émise par nos ennemis pour que certains esprits s'en soient déjà emparés chez nous.

Puisque, disent-ils, l'expérience vient encore de confirmer, à Verdun, à Jakobstadt et dans la région des lacs de Polésie, l'inviolabilité des fronts, il faudra bien reprendre l'idée de manœuvre, dont toutes ces attaques brutales et stériles ont fait perdre la notion.

Or, la manœuvre c'est le débordement ou l'enveloppement d'une aile. Eh bien ! cet enveloppement que nous ne pouvons réaliser sur terre, en raison de l'extension des fronts, pourquoi ne pas l'essayer sur mer ? Cela doit être d'autant plus facile que nous sommes maîtres de la mer.

Les Boches sont bien aimables de nous souffler cette petite combinaison ; venant d'eux, elle vaut cependant qu'on s'en défie.

D'abord, cette maîtrise de la mer, que nous nous plaisions à affirmer, n'est-ce pas encore un de ces motifs dont on se paie sans vouloir en approfondir le sens ?

Nous sommes maîtres de la surface et nous interdisons la navigation allemande, c'est entendu ; mais nous ne sommes pas maîtres du fond, et les mines et les sous-marins entravent, à leur tour, singulièrement les voyages de nos bateaux.

Le transport d'une armée anglaise sur les côtes des Pays-Bas serait donc très risqué et d'autant plus difficile que cette armée devrait être très forte.

Les Allemands ont des réserves considérables en Belgique, ils y ont élevé des retranchements formidables aussi bien pour protéger leurs communications et leurs flancs que leur front.

Trois cent mille hommes, au moins, seraient nécessaires pour en venir à bout, en même temps qu'une pression violente venant d'en face.

Les difficultés de transport d'une telle masse seraient énormes et son débarquement sous le feu des défenseurs d'un pays peu disposé à laisser violer ses frontières paraît presque impossible. On en a fait la dure expérience à Schduhl-Bahr et à Koum-Kalé. Et puis, où débarquer ? Dans les méandres des bouches de la Meuse et de l'Escaut ? dans les polders du Zuiderzée ? aux bouches de l'Ems ?

Dans ce dernier cas, ce serait la marche sur Hanovre, l'invasion de la Prusse ! Rêve grandiose pour l'accomplissement duquel ce ne serait plus trois cent mille hommes, mais un million qui seraient nécessaires.

Les ravitaillements de toute sorte et surtout en munitions qu'exigent les opérations de la guerre moderne ne permettent pas d'assujettir une pareille masse à une base et à une ligne de communication maritimes.

Les Hollandais ne peuvent nous supposer pareille témérité. Si donc les mesu-

res prises par eux ont une signification, et il est impossible qu'elles n'en aient pas, cette signification ne peut être celle que leur donnent les Allemands.

Envisagent-ils plutôt une offensive imminente de notre part, et veulent-ils assurer la sécurité de leur frontière contre les troupes du kaiser battant en retraite ?

Cela est possible ; car, forcés de se retirer, les Allemands chercheraient à s'en aller par où ils sont venus ; mais toutes les forces qui occupent les Flandres ne pourraient pas, si elles étaient trop vivement pressées, éviter de traverser le Limbourg hollandais. Il faut donc bien être prêt à les cueillir et à les désarmer.

D'autre part, dans la région de la Prusse Rhénane avoisinant directement ce même Limbourg, règne une grande activité que ne peuvent expliquer suffisamment les travaux de la fameuse et « colossale » ligne de chemin de fer Aix-la-Chapelle-Anvers. Et si on ne voit aucun intérêt pour les Alliés à violer la Hollande, on en voit un sérieux pour les Boches.

C'est en Belgique que la guerre a commencé ; il y a beaucoup de chances pour qu'elle finisse également dans ce champ clos où se sont vidées tant de fois les querelles de l'Europe. Or, les relations ferrées de l'Allemagne avec les provinces du nord et de l'ouest : Flandres, Hainaut, Brabant, sont limitées à la ligne Cologne, Liège, Bruxelles, Gand et aux lignes passant au sud.

Les voies situées au nord de cette artère : Dusseldorf, Maestricht, Bruxelles — Wesel, Bois-le-Duc, Anvers — Osna-bruck, Arnheim, Anvers — Brème, Groningue, Utrecht, Breda, Gand — empruntent toutes le réseau hollandais. Cette seule considération suffit pour montrer les avantages que procurerait, pour la concentration rapide des réserves allemandes, la libre disposition de ce réseau.

Ces avantages paraîtraient-ils suffisants à l'Allemagne pour la décider à violer définitivement une neutralité dont elle se soucie d'ailleurs si peu, ainsi que le montre le torpillage du *Tubantia* ?

Les mesures prises par les Hollandais — suspension des congés et réquisition du matériel de transport — montrent que ceux-ci en envisagent l'éventualité, mais rien de plus.

Général Verraux

LE PÉRIL BULGARE

Une dépêche d'Athènes annonce que M. Ghenadief, avec six de ses partisans, a été arrêté à Sofia ; tous sont accusés de complicité dans l'attentat qui eut lieu l'année dernière au casino de cette ville. « En réalité, ajoute le télégramme, l'attentat serait dû à la vive opposition que M. Ghenadief méritait contre le gouvernement Radoslavoff. »

N'acceptons ces nouvelles que sous les plus expresses réserves ; trop de gens, en ce moment, sont intéressés à semer de pièges les routes des Balkans devant les pas des Alliés. Que M. Ghenadief, Macédonien, héritier des traditions violentes de Stamboulouf, soit personnellement peu sympathique au président actuel du Conseil bulgare, et même au tsar Ferdinand, c'est très probable ; que les hommes d'Etat au pouvoir en Bulgarie cherchent à se débarrasser de lui, nous n'en serions pas autrement surpris.

Mais qu'il y eût là une indication quelconque que la Bulgarie est prête à faire une politique qui la détache des Austro-Allemands, nous n'y croyons pas, ou, pour être plus précis, nous croyons exactement le contraire. Le tsar Ferdinand a besoin, en ce moment, d'une opposition à laquelle il puisse prêter, pour la galerie de l'Entente, des sentiments russophiles ; il est fort capable de faire poursuivre des gens avec lesquels il est, au fond, tout à fait d'accord.

En apprenant que l'on emprisonne M. Ghenadief, des naïfs ou des entêtés se demanderont, en plusieurs capitales, si le moment n'approche pas d'une réconciliation entre l'Entente et les Bulgares, puisqu'il reste en Bulgarie, malgré toutes les persécutions, des amis des Russes ou du moins des ennemis de Ferdinand ! Nous n'avons donc rien appris ? Nous nous refusons à savoir que, dès 1913, l'accord était fait entre Sofia, Vienne et Berlin, contre les Serbes, contre les Russes — et contre tous leurs alliés ?

Plus courageux que les Grecs, pour lesquels la crainte du Bulgare est le sentiment qui inspire toute la politique d'aujourd'hui, les Alliés seront-ils aveugles en 1916 comme ils le furent pendant les premiers mois de la guerre ?

Ne nous lassons pas de le répéter : le Bulgare est le véritable ennemi — je forcerais à peine ma pensée en écrivant le seul ennemi — de l'Entente dans les Balkans ; embrigadés ou apeurés, les autres peuples suivent sans entraîner leurs gouvernements, ou demeurent profondément indifférents. Les Bulgares sont les Prussiens de là-bas, hommes de guerre assurément, hommes de proie plutôt, jamais hommes de foi. Le tsar Ferdinand, dont l'ambition personnelle confine au sadisme, exploite avec une incontestable maîtrise cette mentalité qui s'accorde avec la sienne. Mais pourquoi sont-ce aujourd'hui les Allemands qui se méfient le plus de lui ?

Louis Bacqué



— T'es sûr que c'est une femme ?

"L'Œuvre" Artistique

Le Musée Rodin

L'Hôtel Biron

Lorsque l'architecte Jacques Gabriel composa au début du règne de Louis XV, l'harmonieux pavillon où s'installe aujourd'hui le musée Rodin, la maison aux hautes fenêtres était destinée à un traitement. Cet homme de finance y mourut. Puis vint la duchesse du Maine. Puis le maréchal-duc de Biron.

Sous la Révolution le domaine devint lieu de plaisir, bals, concerts, etc. En 1800, le duc de Béthune y demeure ; en 1810, un légat du pape ; en 1820, un ambassadeur de Russie. La communauté du Sacré-Cœur (étrange avatar pour un ancien séjour de réjouissances publiques) s'y établit ensuite. Et voilà de douces vierges au travail, et en prières. Cela dura un siècle, environ, jusqu'en 1904, où les congrégations furent dissoutes.

L'administration des Domaines mit l'hôtel Biron à louer. Rodin vint y habiter, et ses œuvres, ses collections d'antiques ornèrent les salles anciennes, les rondelles et les boudoirs.

Mais les mercantis veillaient ! Que de terrain à bâtir, perdu inutilement — selon ces gens — dans le parc adorable, Paradou au cœur de la Cité. Ils obtinrent en 1907 le lotissement. Rodin n'avait donc plus qu'à déguerpir, à déménager ses chefs-d'œuvre.

L'élégante merveille de Gabriel fut sur le point d'être jetée bas ; un quartier neuf, hideusement neuf, faillit surgir du sol.

Rodin est tenace. Son génie se double de patience et de clairvoyance fermée. Il lutte. Il appelle à la rescousse tout ce qui pense, tout ce qui aime l'art, la nature et le passé. Artistes, publicistes, hommes politiques décident d'arracher aux hommes d'argent la noble maison et son parc. Le musée Rodin est projeté.

Parmi ceux qui bataillèrent en vue de cette création, citons MM. Isvolsky, Poincaré, Barthou, Léon Bourgeois, Jules Lemaitre, J.-P. Boncour, Monet, Rosland, Mistral, Pierre Baudin, Claretie, Dayot, Doumer, Léon Dièry, Edouard Verhaeren, Gœffroy, Mirbeau, Anatole France, Coquiolt, Debussy, Frantz Jourdain, Besnard, Elemir Bourges, Raffaëlli, Ajalbert, Raymond Kœchlin, Fenaille, Haraucourt, Pierre Louys, Lerolle, Rosny, Desvallières, Olivier Sainsère, Plumet, Laurent Tailhadé, Peytel, Zuloga, Lugué-Poe, et Mmes Rachilde, de Noailles, Loie Fuller, Breslau, Judith Cladel, — vingt autres, toute l'élite.

Comme l'écrivit un des plus sincères historiens du maître, Gustave Coquiolt, « on allait pouvoir étudier, dans un édifice qui caractérise une période du génie national, l'histoire même de la maîtrise obtenue par soixante ans de travail acharné et de conscience sans défaut ».

Et Rodin, reconnaissant, proposait de léguer à l'Etat la propriété de toute son œuvre, tous ses dessins et ses collections fameuses, en échange du beau coffret de pierre qui abriterait ces joyaux.

M. Jacquier, alors sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, annonça la déposition d'un projet de loi tendant à la création du musée Rodin. M. Viviani, ministre de l'Instruction publique, assumait la responsabilité de cette œuvre.

Survint la guerre. Et d'autres soucis, hélas ! nous requièrent. Mais l'idée, la ténacité, n'était point abandonnée. M. Dalimier vient enfin de lui donner la forme et la vie.

Les parterres, qui continrent jadis « plus de deux cent mille livres de tulipes » ; où, sous le Directoire, des saltimbanques exhibèrent des « puces savantes », où passèrent les robes austères de la nonciature, puis les robes virginales des demoiselles du Sacré-Cœur, verront passer et rêver, sous les ombrages vêtus, Auguste Rodin, l'un des grands ouvriers de l'art contemporain, gloire incontestée de notre France, — à qui l'Allemagne ne peut opposer que ce pygmée, Max Klinger.

Rodin parle...

« J'ai tant accumulé de morceaux, me disait un jour Rodin, comme nous devotions à Meudon — et le Maître, d'une main distraite, lançait du pain à ses cygnes — que je puis réunir un ensemble que je crois unique. En ma vie de labeur ininterrompu, j'ai tant façonné que mes ouvrages remplissent ma maison du Val-Fleuri et mes ateliers et encore plusieurs premiers loués aux alentours, et mes deux anciens ateliers du Dépôt des Marbres, et le rez-de-chaussée de l'Hôtel Biron. Marbres, bronzes, dessins constituent un total qui me semble pouvoir former à Paris un précieux enseignement.

« J'offre à l'Etat de fonder le musée à mes frais s'il m'accorde la jouissance de ce pavillon.

« Vous pensez bien que je n'entends pas accaparer cet immense espace, ce parc de grand seigneur, ni même ces nombreux pavillons. On peut prendre de ces terrains la plus grande partie pour les vendre et y construire des immeubles. Il restera un spacieux et beau jardin qui servira de promenade et de retraite aux poètes et aux enfants ; et mon pavillon, que j'amènerai en musée public, et où je grouperai mes croquis, mes maquettes, mes esquisses, mes œuvres, en nombre considérable, dispersées en tant de magasins et de dépôts. Et je disposerai au mieux mes collections grecques et égyptiennes, qui donneront aux amateurs d'art un bon enseignement.

« Ainsi je pense donner à l'hôtel Biron une heureuse destination. La seule objection qu'on puisse me faire, ajoutait le Maître avec mélancolie, c'est, hélas ! que je suis Rodin. Je suis Rodin, c'est-à-dire celui qui a travaillé loin des coteries officielles et des traditions de l'Institut, qui n'a pas obéi aux formules de son temps et a suivi son inspiration sans souci de la mode et du succès. Que de fois ne me suis-je point heurté à la dédaigneuse indifférence des pouvoirs publics ! A Rome, d'où je reviens (cette conversation avait lieu en 1911), j'ai reçu, il est vrai, les hommages les plus flatteurs et les plus spontanés ; mais le monde officiel, diplomatie et Villa Médicis (Besnard n'y était pas encore directeur) s'est tenu discrètement à l'écart. Les pays étrangers me fêtent, alors que les officiels d'ici me boudent, me font mauvais visage. Ma longue carrière va toucher à son terme... Et je me tourne vers mon œuvre qui fut réalisée d'un cœur sincère. J'estime qu'elle peut être, pour les artistes qui veulent se renouveler et s'émouvoir, une utile leçon. Je ne suis pas un vaniteux qui proclame son génie ; je suis un artiste qui cherche et qui s'efforce ».

Rodin disait ces paroles, simplement, d'un ton calme. Et c'est lui qui avait raison.

L'homme qui a enfanté les *Bourgeois de Calais*, le *Hugo*, le *Penseur*, l'*Homme qui marche*, le *Saint Jean-Baptiste*, qui a exécuté ces bustes frémissants de vie et d'expression que sont les effigies de *Dalou*, *Legros*, *Puvis de Chavannes*, *Ro-*

chefort, *Berthelot*, *Proust*, *Becque*, l'auteur de la *Porte de l'Enfer* et du *Balzac*, est le continuateur de nos gothiques et de Michel Colombe, Jean Goujon, Germain Pilon, Puget, Clodion, Houdon, Rude, Barye, Carpeaux.

Les collections de Rodin...

Ne cherchons pas à dénombrer les antiques réunis par ses soins de savant et d'amoureux (aussi bien le catalogue en sera-t-il bientôt dressé) ; je préfère rapporter quelques propos allés du Maître devant les pièces qu'il a acquises.

Regardant un chat égyptien, de bronze vert, immobile et majestueux : « Que j'ai eu de peine, dit Rodin, à le préserver de l'oxydation ! voyez ses yeux qui se tuméfient et pleurent des granulations de métal ! Cette bête sacrée verse des larmes sur sa divinité perdue. Dites-moi si jamais aucun peuple a mieux exprimé l'énigme de l'âme animale... Seule une race pénétrée de dévotion pour les bêtes pouvait leur conférer une telle noblesse. Car ce chat, pour l'artiste égyptien qui l'a sculpté, c'était à peu près l'équivalent de la Vierge pour les imagiers du moyen-âge ».

L'instant d'après, Rodin saisit dans une vitrine un admirable épervier en bois de sycomore : « Il vit, s'écria-t-il, en l'élevant en l'air au bout de son poing. Il enfle ses ailes pour prendre son essor. Quelle simplicité suprême, faite d'une accumulation prodigieuse d'observations d'après la nature ! »

Puis, nous montrant ce qu'il appelle « la perle de sa collection », une statue d'Héraclès : « L'art grec, prononça-t-il, n'est pas plus beau que l'art égyptien, mais il est plus souriant, d'une gravité moins austère. Il ne s'hypnotise plus dans l'adoration des formes immuables. Il est familier. Il aime la vie terrestre non point seulement comme le reflet d'une existence éternelle, mais pour la douceur qu'il y goûte. Harmonie exquise de la raison, joie physique, sérénité de l'esprit, équilibre. Jamais sans doute il ne sera dépassé ».

Et Rodin, d'une main délicate et précautionneuse, caressait les modelés de son Héraclès, archétype de vigueur élastique et pure.

« Ce demi-dieu digne de l'ébauchoir de Lysippe, ajouta-t-il, n'est-il pas aussi réel que n'importe quelle figure de Rembrandt, le maître réaliste par excellence ? Je mets en fait qu'aucun des vieux artisans ridés et bourgeoins que le magicien hollandais excella à évoquer n'est plus sincèrement observé que ce fils de Zeus ».

Puis Rodin prit un marbre, un fragment de marbre plutôt, une main. « C'est de Phidias, dit-il, le dieu, j'en suis certain. Seul un Titien eût pu, vingt siècles après Phidias, exprimer une main d'une aussi auguste splendeur ».

Et ce fut la revue des *Bacchus*, des petites statuettes tanagraïennes, des *Vénus*, des *Faunes*, des torsos et des têtes mutilées et sublimes, des Nymphes chastes ou voluptueuses.

Et quand nous quittâmes les « antiques » pour retrouver les modernes *Centaures*, la *Douleur*, la *Bellone*, l'esquisse du *Baiser*, il nous fut impossible de sentir la moindre solution de continuité. Rodin rejoignait sans effort ceux de qui il procédait.

Les dessins de Rodin...

A l'Hôtel Biron, plusieurs salles seront réservées à ces fameux dessins, sur lesquels tant de phrases furent écrites, — et qu'on a si peu compris.

Plutôt que commenter l'œuvre du statuaire, aujourd'hui claire et lisible, aux yeux de tous (grâce aux commentaires des Mirbeau, des Gœffroy, des Roger Marx et des Mauclair), parlons un peu de ces dessins. Ils ont soulevé des clameurs.

L'expérience la plus probante, la plus décisive, à qui veut les pénétrer, est de les juxtaposer à d'autres dessins choisis parmi les plus beaux. Ils gardent alors une autorité souveraine, demeurent solides, orgueilleux, entiers. Ni la célèbre pureté de M. Ingres, ni la fine acuité de Pisanello, ni le charme de Prudhon, ni le mystère de Léonard, ne tiennent à côté de ces affirmations. Elles sont comme la voix d'un prophète qui réduit les autres voix au silence.

Notre culture et notre goût subissent, en leur présence, un ébranlement profond. Nous entendons comme un langage plus âpre, d'une redoutable volupté, qui atteint et bouleverse en nous quelque région secrète. C'est bien la même éloquence plastique dont le *Balzac* et certains torsos blessèrent tant de timides dilettantismes. On peut détester cette emprise brutale, mais non pas la secouer. Quelque chose est entré dans notre domaine qu'on n'en chassera plus.

L'histoire de l'art est, d'ailleurs, celle des intrusions du génie. De Rembrandt à Millet, de Monteverdi à Moussorgsky, le phénomène se reproduit. L'homme qui a vu, senti, compris un peu plus que les autres, et qui parvient à exprimer son émotion et à communiquer sa pensée, heurte toutes les pensées et toutes les émotions dont notre mémoire est faite.

Que sont, au juste, ces dessins ? Des images d'un seul jet, jaillies comme un cri, sans faux traits, sans repentirs. Point de sujet, d'attitude d'atelier, de hachements scolaires. Des recherches de volumes, des réductions de formes vivantes au schéma géométrique, des instantanés, des lectures de mouvements à première vue.

Un modèle nu se meut, se vêt, se dévêt dans l'atelier, court, saute, rit ; des filles allongées, sveltes, nerveuses s'étendent sur un divan, sur le sol. Il arrive parfois que ces créatures instinctives fassent songer, plutôt qu'aux héroïnes de Berquin ou de Mme de Ségur, à celles de Baudelaire ou aux prêtresses antiques de l'île de Lesbos. Rodin ne leur demande pas d'être chastes, mais de vivre sous ses yeux. Il les suit du regard et, le crayon à la main, saisit l'être en plein mouvement, jette la silhouette sur le papier. Et quelle science approfondie de l'anatomie, non figée, mais vivante !

Puis, à seule fin de fixer les valeurs, l'artiste emplit son croquis d'une teinte ocre, bistre, gris bleu, terre de Sienne, d'aquarelle ou de gouache. Et c'est tout.

Il n'y a donc dans les dessins de Rodin ni littérature, ni symbolisme. Rodin est un réaliste. Quand il amplifie, quand il outre un modelé de statue, c'est à seule fin d'accentuer le caractère de l'œuvre qui doit s'ériger en plein air.

Ah ! il ne vise pas à idéaliser. « Idéaliser ! l'absurdité épouvantable de cela, nous disait le Maître. Retoucher la nature. La plus petite force se permettant de corriger la plus grande ! »

« La Nature, a écrit Auguste Rodin, me perce chaque jour de ses flèches. La Nature, n'est-ce point beau comme la science des nombres ? »

Louis Vauxcelles

Les communications téléphoniques

D'accord avec M. le ministre de la guerre, le ministre des postes et télégraphes vient de décider le rétablissement des communications téléphoniques entre le groupe constitué par les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, d'une part, et l'ensemble des arrondissements de Melun et de Fontainebleau, d'autre part. Ces communications seront admises à partir du 16 avril.

L'« Œuvre » militaire UNE CIRCULAIRE qu'il est urgent de rapporter

L'Officiel du 31 mars a publié la circulaire que voici :

Circulaire relative aux délégations de solde consenties en faveur de bénéficiaires demeurés en pays envahis.

Paris, le 26 mars 1916.

Je suis informé que certains délégués militaires, restés en pays envahis, continuent à percevoir leurs délégations, en tout ou en partie par les soins soit des préfetures, soit des municipalités.

Afin d'éviter tout double paiement et en raison du remboursement que l'Etat devra effectuer ultérieurement de ce chef aux municipalités et aux départements intéressés, il convient de suspendre les effets, tant pour le passé que pour l'avenir, de toute annulation de délégation dont le bénéficiaire est en pays envahis.

En conséquence, les délégués qui ont annulé ou annuleraient leurs délégations ne peuvent ni percevoir rétroactivement les retenues qui leur ont été faites pour ces délégations, ni réclamer le paiement intégral de leur solde à dater du jour de l'annulation. Ils ne peuvent également pas instituer de nouveaux délégués au lieu et place de ceux restés en pays envahis.

Mais aucun remboursement ne peut être réclamé avant la cessation des hostilités aux délégués ou aux délégataires qui auraient été substitués à ceux restés en pays envahis pour les sommes éventuellement payées antérieurement à ce jour, contrairement aux présentes prescriptions.

La lecture de ce texte va douloureusement surprendre les intéressés.

Comment ? voilà des délégations volontaires de solde dont on ignore si elles s'effectuent ou non, puisque un mur, actuellement impénétrable, nous sépare des pays envahis ; et pour éviter à l'Etat une restitution « éventuelle », dans le cas où un maire ou un préfet dévoués pourraient continuer par hasard à assurer, là-bas, le paiement des délégations, on interdit à tous les délégués dont les bénéficiaires sont en pays envahis de rentrer en possession de leur solde !

C'est vraiment pousser le pain loin le souci des intérêts « éventuels » de l'Etat au détriment certain des intérêts des particuliers.

Le moindre des droits de ceux qui servent la France, c'est de disposer comme il leur plaît de la solde qu'ils reçoivent, et la moindre des épithètes qu'on puisse accoler à toute mesure tendant à supprimer ce droit, c'est qu'elle est abusive au premier chef. Il est urgent de rapporter, à peine éclose, cette circulaire du 26 mars, et il eût mieux valu, à tous égards, qu'elle n'ait jamais vu le jour !

Mortimer-Mégret

RÉPONSES

J. D. 160. — Oui, comme secrétaire ou infirmier. Demande au général commandant votre région.

P. B. — La classe 1889 devrait être régulièrement rayée des contrôles de l'armée le 1^{er} octobre prochain. Mais, comme il en a été pour la classe 1887 d'abord, puis pour 1888, une loi sera votée en temps utile qui la maintiendra à la disposition du ministre jusqu'à la fin des hostilités.

S. L. 62. — 2266. — Le second galon ne leur est pas donné automatiquement après deux ans, mais, en fait, la plupart de ceux qui l'ont mérité le reçoivent.

G. M., Langres. — Un projet de loi a été déposé le 4 novembre qui prévoit, entre autres dispositions nouvelles, le droit à la pension pour les ascendants qui remplissent certaines conditions. Actuellement, cette mère n'a pas droit à la pension. Quel- le accepte l'indemnité offerte ; elle pourra continuer à toucher l'allocation.

FEUILLETON DE L'« ŒUVRE »
du jeudi 6 avril 1916

Les Mystères de Corneville

ou
L'ESPION MALGRÉ LUI

Roman inédit
PAR
JEAN DRAULT

PREMIÈRE PARTIE

LES SECRETS
DU DEUXIÈME BUREAU

V

« SCHWEINSKLACHTEN MIT TAFELMUSIK ! »

« Nous avons pensé, conclut Puttkamer, que la douleur d'être interné serait balancée chez vous par la « kolossale » satisfaction de retrouver ici une allemande coutume corporative de notre inoubliable patrie : le bien germanique repas de porc frais en musique, « Schweinsklachten mit Tafelmusik ».

s'est fait jour si immédiatement que le commissaire de police, et M. le Sous-Prefet de Corneville lui-même en sont restés comme deux pignons de frites pommes de terre !... Je m'arrête. Il serait temps de manger, peut-être ! »

Et d'un ton de feldwebel, Puttkamer, le colosse, cria :

— Musik ! Numéro teux tu brocramme de la *Festmahl* !...

Les habits rouges attaquèrent le finale du premier acte de *Lohengrin* qui, sous leur archet habitué à se mouvoir dans l'atmosphère des restaurants de nuit, prit un faux air de polka. Et docilement, la foule austro-boche dansa, comme elle eût dansé à Berlin, en l'honneur d'une victoire gagnée par l'Agence Wolff, sur l'ordre de l'empereur.

M. Perrussel, au milieu de ses six gardiens qui avaient l'air de bourreaux l'entraînant à la mort, déambula, résigné, vers la salle de la *Festmahl*. Il traversa la foule des blanchisseuses poméraniques, des bonnes wurtembergoises, des bonnes alsaciennes nées à Cologne, des Fraulein badoises, des hétaires bavaroises et autrichiennes occupées à polker avec des ouvriers fourreurs siliésiens en longue blouse blanche, des courtiers en diamants du Schleswig, des pédicures chinois natis de Limbourg-sur-Lahn, des Argentins professeurs de tango, originaires de Spandau, des garçons d'hôtel bosniaques catalogues comme Suisses, des coupeurs croates s'affirmant nés à Londres, des Trentins bistrés, agiles et bruyants, au milieu desquels on remarquait un nègre, exubérant et ivre de joie, qui ne pouvait se réclamer d'aucune nationalité précise ou approximative, la ville où il était

né, en Amérique, ayant disparu, s'étant émiétée avec les chercheurs d'or et les chasseurs de fourrure qui l'avaient construite, le temps de faire fortune...

Et M. Perrussel avait un peu mal à la tête quand il atteignit, avec le cortège, l'ancienne salle des gardes du vieux manoir où était dressée une table carrée, pour un banquet de dix-huit couverts.

Le commissaire de police de Corneville, saisi d'une demande de Herr Puttkamer, avait hésité à accorder cette salle à des ennemis internés qu'il trouvait déjà trop doucement traités. La cantine, selon lui, constituait un cadre suffisant pour ces agapes. Mais, d'un autre côté, il était utile de ménager les « notables » du camp. Ils prétaient assistance, sans trop se faire tirer l'oreille, à leurs compatriotes besogneux qui, venus trop tard à Paris, n'avaient pas encore eu le temps de s'enrichir au moment de la guerre. Ils déchargeaient l'administration de certains soucis, contents, d'ailleurs, d'exercer un pouvoir docilement accepté par leurs co-détenus. Le Boche a le sens et le goût de la hiérarchie dans les moelles.

Le sous-préfet, saisi de la demande, avait tiré d'embaras le commissaire de police. Dès qu'il avait su qu'il s'agissait de fêter l'arrivée de Burgenstaub, il avait immédiatement accordé l'usage de la vieille et poussiéreuse salle des gardes dont l'ornement unique était constitué par les six armures bosselées et rouillées, peut-être amenées d'Allemagne par le baron de Kuppenschwein.

Il n'avait pas autorisé, toutefois, les trophées de drapeaux allemands ni le buste du Kaiser dont tous les Boches

avaient un exemplaire dans leur malle.

Cette gentillesse du sous-préfet, Puttkamer la révélait à M. Perrussel, tout en veillant à ce que ses cinq acolytes en redingote restituassent, après lui, chaque épée rouillée à son armure respective. Car ces choses appartenaient à un Allemand.

La partie « militaire » de la cérémonie était terminée ; la partie gastronomique allait commencer.

— Pourquoi, se demandait M. Perrussel, le sous-préfet est-il si aimable pour Burgenstaub ?... Je le saurai bientôt, à moins qu'il ne s'aperçoive, lui, que je ne suis pas Burgenstaub.

Les tziganes, dans un bout de la vaste salle, attaquaient la *Chevauchée des Walkures*, fragment célèbre qui, joué pendant un repas, offre cet appréciable avantage, aux yeux des adeptes de la *Kultur*, d'accélérer la chevauchée des fourchettes, tout en empêchant ces conversations à table, chères aux Français, futiles, légers, impratiques, mais qui diminuent le rendement d'une mastication intensive, accomplie par des mâchoires rationnelles, organisées, conscientes.

VI

FREDA WALKENITZ, CUISINIÈRE
SYMBOLIQUE

Deux heures sonnèrent à l'horloge féline du vieux manoir. Détraquée avant la guerre, elle venait d'être réparée par un horloger de Francfort qui se disait bosniaque et qui avait mis à cette horloge l'heure de Berlin que M. Honorat, dans un but d'économie d'éclairage, devait tenter de nous imposer un jour. Cette réparation avait été effectuée sur un

ordre de la commission administrative homologué par le commissaire de police.

Le Mumm, seul champagne admis par cette même commission pour chaque *Festmahl* avait coulé à flots, panaché de bordeaux, de bourgogne et de cidre bouché. Il était utile de flatter le concessionnaire de la cantine et de faire cas des produits du pays. Certains convives corsaient ces vins d'un peu de chartreuse, quand, toutefois, ils ne les chartreusaient pas dans leur verre pour en faire un breuvage unique et compliqué. Pourquoi perdre son temps à avaler un à un des produits comestibles ou buvables qu'on peut engloutir d'un seul coup ? Ils se mêleront dans l'estomac ; autant les mêler auparavant et favoriser l'œuvre sage de la nature prévoyante.

Herr Puttkamer, entre deux fragments de la *Veuve joyeuse*, dit à M. Perrussel qui avait réparé, et au delà, le jeûne auquel il avait été soumis depuis son arrestation :

— Vous n'avez encore rien mangé ! Attendez un peu !

— Pardon ! protesta le Français qui se trouvait déjà congestionné. J'ai participé au jambon rôti entouré de confitures de myrtilles, au filet de porc à la cannelle et à l'angélique, aux pieds en ragout, dans la sauce desquels j'ai trouvé de petites fraises des bois bien étonnées d'être là. J'ai même goûté à la hure farcie de gousses de vanille. Je vous jure que je n'ai plus un coin disponible... Nous n'allons tout de même pas manger, à dix-huit, tout le cochon que j'ai entendu égarer ce matin !...

— Pourquoi pas ?
— Je vous laisserai en route !
(La suite à demain.)

DERNIÈRES NOUVELLES

Les idées qui passent...

La journée

Les actions d'artillerie continuent sur tout le front. Nous continuons à progresser dans le bois de la Gaillette.

C'est aujourd'hui que le général Du-hail prend possession de ses nouvelles fonctions de gouverneur militaire de Paris.

La Journée Serbe aura lieu le 25 juin, anniversaire de la bataille de Kossovo.

Le fils de M. Venizelos est nommé attaché à la légation de Grèce à Paris.

« La victoire est désormais certaine », écrit M. Asquith en quittant l'Italie.

En Italie, le général Morrone remplace le général Zupelli comme ministre de la guerre.

Un député hollandais pose des questions précises à son gouvernement.

L'Espagne s'indigne contre les attentats allemands et demande des réparations pour la mort de Granados.

Le sang latin

Il ne faut jamais désespérer de lui. Il garde, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire, sa pureté et sa chaleur. Et, si engourdi qu'il paraisse, par instants, une noble idée passe, à la flamme de laquelle, brusquement, il se met à bouillir.

Nous avons constaté le fait pour l'admirable Italie. Nous sommes en train de le constater aussi pour l'Espagne.

Au début de la guerre, si nous comptons dans la péninsule ibérique de très nombreux et très ardents partisans, la culture boche y avait aussi ses adeptes — en quantité également très appréciable. La campagne menée en 1909 par une partie de la presse française contre l'Espagne militaire et religieuse avait porté ses fruits : on n'oubliait pas encore tout à fait, là-bas, les émeutes de Paris autour de l'ambassade...

Le grand conflit éclata. Nos frères latins assistèrent à la violation de la Belgique, petite nation sans défense. Ils connurent l'héroïque sursaut de la France sur la Marne, la résignation stoïque de nos mères et de nos épouses et la ferveur de notre patriotisme. Ils commencèrent à douter de la « Kultur ».

Puis vint la guerre sous-marine, l'assassinat méthodique et impitoyable des femmes, des enfants, des neurés. Alors, leur âme de Latins, de civilisés, s'indigna vraiment et leur cœur retrouva le chemin du nôtre.

La mort de Granados, l'auteur exquis des Goyescos, vient de précipiter l'évolution. Le Radical, le Pais, le Liberal, le Mundo, le Diario Universal ont associé leurs protestations véhémentes. A Barcelone, un grand meeting s'organise... L'Espagne a reconnu la France, depuis quelle connaît l'Allemagne.

G. O.

M. Asquith quitte l'Italie

« La victoire est désormais certaine » écrit-il aux Italiens

Rome, 5 avril. — A son passage en gare de Milan, M. Asquith a reçu un rédacteur du Secolo, à qui il a exprimé sa vive satisfaction au sujet de sa visite au front et du chaleureux accueil qu'il a reçu.

Il a ajouté : « J'ai préparé un message que je désire voir publier comme l'expression de mes sentiments au moment de quitter votre pays. »

Voici ce message :

« Au nom de mon auguste souverain, le roi d'Angleterre, et au nom du peuple anglais, je remercie du fond du cœur tous les Italiens pour les manifestations de sympathie et de fraternité qui m'ont été prodiguées.

« L'amitié du peuple italien me fut toujours chère ; aujourd'hui, cette amitié est transformée en alliance et nous sommes fiers de nos alliés.

« Je viens directement du front, où j'ai vu de mes yeux et apprécié les difficultés presque insurmontables contre lesquelles, avec une vaillance incomparable et une ténacité magnifique, l'armée italienne lutte glorieusement et avec succès.

« Je vous quitte avec une confiance bien assurée que, pour l'Italie et ses alliés, la victoire est désormais certaine.

« Vive le roi ! Vive l'armée italienne ! Vive l'Italie ! »

M. Asquith à Paris

M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, est arrivé hier en gare de Paris, à onze heures trente du matin.

M. Briand, président du Conseil, ministre des affaires étrangères, accompagné de M. Ribot, ministre des finances, s'était rendu à son arrivée. Les ministres français sont montés dans son wagon ; ils se sont entretenus longuement avec lui.

Les deux ministres français ont ensuite échangé avec M. Asquith leurs vues sur les principales questions en cours.

Un projet grandiose

Genève, 5 avril. — Les Autrichiens qui, au contact des Allemands, ont pris des habitudes de mégélanisme, ont imaginé un projet grandiose qui est venu en discussion dans la dernière semaine, au Conseil municipal de Vienne. Il s'agit d'un canal du Rhin à la mer Noire. Cette voie fluviale devrait répondre à toutes les exigences d'une navigation interne intensive.

L'Autriche agirait peut-être sagement en attendant que la mer Noire ait cessé d'être russe. Mais l'idée mérite d'être étudiée ; nous pourrions, plus tard, songer à la réaliser pour le compte des Alliés.

À la Chambre hollandaise

Déclarations du Gouvernement

La Haye, 4 avril. — Dès l'ouverture de la Chambre basse, le président a proposé une motion portant que les délibérations seraient secrètes en raison des circonstances.

Cette motion a été adoptée ; en conséquence, le public et la presse ont été exclus de la salle des séances.

Les débats secrets de la Chambre basse ont pris fin à 13 h. 30. Le gouvernement a fait les déclarations suivantes à la reprise de la séance publique : « Le gouvernement juge nécessaire de déclarer publiquement que la suspension des permissions de l'armée constitue une mesure de précaution en rapport avec notre ferme détermination de maintenir strictement la neutralité. Cette mesure n'est pas le résultat de complications politiques actuelles, mais dérive de circonstances qui causent une certaine appréhension quant aux dangers croissants auxquels notre pays pourrait se trouver exposé. Il serait contre l'intérêt du pays de fournir des indications concernant ces circonstances. »

Communiqué Italien

Dans la région du Trentin-Haute-Adige, activité habituelle des deux artilleries.

Dans la zone de Cristallo, dans la nuit du 4 avril, après une intense préparation d'artillerie, l'adversaire a prononcé une nouvelle et violente attaque contre nos nouvelles positions sur le Reuckofle ; il a été repoussé avec de grosses pertes et a laissé entre nos mains quelques prisonniers.

Dans le haut et le moyen Isonzo, intense duel d'artillerie. Des détachements ennemis essayant de faire irruption contre nos lignes à l'est de Podosabotino, ont été rejetés et dispersés.

Des avions ennemis ont essayé hier de se diriger sur Vérone, mais ils ont été promptement rejetés vers le nord.

D'autres avions ont réussi à lancer quelques bombes sur Bassano, tuant deux enfants. D'autres tentatives d'incursions aériennes ont eu lieu aussi dans la zone du bas Isonzo et sur la lagune de Grado ; quelques bombes ont été lancées sur des hameaux.

Communiqué russe

Pétrograd, 5 avril. — Dans les régions de Riga, de Jacobstadt et de Dvinsk, feux de mousqueterie et d'artillerie en mains endroits.

Sur la Dvina, débâcle des glaces.

Au sud de la région de Dvinsk, de nombreux vols d'aéroplanes ennemis sont signalés ; quelques-uns ont jeté des bombes ou ont tiré avec leurs mitrailleuses.

Dans la région à l'est de Baranovitchi, des zeppelins ont été signalés dans la nuit du 4 avril.

En Galicie, dans la région à l'ouest de Tarnopol, une troupe importante ennemie a pris l'offensive, mais elle a été repoussée par les nôtres à la baïonnette ; elle a abandonné des totes et des grands blessés près des fils de fer barbelés.

Dans la nuit, au nord de Latache, nos éléments ont occupé le village de Svierzkovitz et les bosquets environnants.

Front du Caucase

Dans la région du littoral, les Turcs, appuyés par le feu du croiseur Breslau, ont attaqué notre flanc droit. Nous avons repoussé l'ennemi et lui avons infligé de grosses pertes.

En même temps, nos troupes ont attaqué dans la même région le centre ennemi et se sont emparés d'une partie de ses positions.

Dans le bassin du haut Tchoroch, nous avons délogé l'ennemi d'une série de ses positions montagneuses puissamment organisées.

La guerre sous-marine

Les torpillages d'hier

Le Havre, 5 avril. — Le vapeur norvégien Baus a été coulé dans la Manche par un sous-marin allemand.

Quatre hommes de l'équipage ont disparu ; les quatorze autres ont été sauvés.

Londres, 5 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur espagnol Vigo a été torpillé par un sous-marin allemand.

L'équipage prit place dans un canot qui alla à la dérive.

Il fut recueilli, vingt-quatre heures plus tard, par le vapeur anglais Polo et débarqué ensuite par un autre bâtiment à Gibraltar.

Londres, 5 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Bendow a été coulé. Un homme a été noyé. Vingt-sept hommes ont été débarqués.

Malte, 5 avril. — Le vapeur Clan-Campbell, de Glasgow, a été torpillé sans avis préalable par un sous-marin. L'équipage a été sauvé.

Ymuiden, 5 avril. — Le vapeur norvégien Arena a été torpillé et coulé par un sous-marin allemand. L'équipage a été sauvé.

La Haye, 4 avril. — La goélette hollandaise Elvina-Helena, de 120 tonnes, a été torpillée dans la mer du Nord. L'équipage a été débarqué au bateau-tou de Noordhinder.

Le ministre de la guerre et les permissions agricoles

Le général Roques vient d'adresser aux inspecteurs généraux une circulaire dans laquelle il leur rappelle qu'il est de toute nécessité d'apporter à l'agriculture les concours le plus efficace et le plus immédiat.

Aussi leur recommande-t-il de veiller à ce que les chefs de corps, chefs de service et commandants de dépôts mettent la plus grande bonne volonté à répondre aux demandes des commissions départementales chargées de faire connaître les besoins de l'agriculture au point de vue de la faim-d'œuvre. Le ministre exige qu'il ne soit pas mis d'entraves inutiles aux demandes de permissions dès que les maires déclarent que les permissionnaires sont bien agriculteurs.

En cas de fraude, le soldat et le magistrat municipal qui auraient fait une fausse déclaration, seraient poursuivis.

A LA POURSUITE DE VILLA

New-York, 5 avril. — On mande de San-Jeronimo que deux cents hommes de cavalerie américaine ont fait une force égale de partisans du général Villa, le 1^{er} avril, à Aguascalientes et lui ont tué trente hommes. Les Américains n'ont subi aucune perte.

L'amitié américaine

Washington, 5 avril. — Un comité de Philadelphie a décidé de consacrer une somme de 10.000 francs à l'organisation de bains sanitaires pour l'armée française.

L'affaire de Porrentruy

devant le Grand Conseil fédéral

Berne, 5 avril. — Le Grand Conseil s'est occupé mercredi matin de trois interpellations déposées à la suite de l'incident de Porrentruy, par les députés Boinat et Chavannes, de Porrentruy, et Grim, de Berne.

Le président du Conseil d'Etat Locher a fait un exposé des démarches entreprises par le gouvernement le jour même de l'incident auprès du chef du département politique Hoffmann, qui a donné à la délégation du Conseil d'Etat l'assurance qu'une enquête approfondie serait effectuée.

UNE BATAILLE AÉRIENNE

Athènes, 5 avril. — Une dépêche adressée aux journaux annonce qu'un combat aérien a eu lieu hier matin près de Karasoul entre treize aéroplanes allemands et dix aéroplanes français.

Un aéroplane allemand a été abattu.

Le nouveau ministre de la guerre ITALIEN

Rome, 5 avril. — Le roi a accepté la démission du ministre de la guerre, général Zupelli, et a nommé ministre de la guerre le général Morrone.

A L'HOTEL-DE-VILLE CONSEIL GÉNÉRAL

La majoration d'allocation pour les familles de mobilisés chargées d'enfants

Après une courte allocution d'ouverture par M. Paris, le Conseil général approuve le rapport sur l'attribution d'une majoration de vingt-cinq centimes par enfant, en faveur des familles de mobilisés jusqu'à la fin des hostilités.

En sus du crédit de 12 millions inscrit pour cet objet, un crédit de 22 millions 400.000 francs sera nécessaire, qui sera couvert par une émission de bons départementaux. Ces bons seront souscrits par la Ville de Paris.

Le préfet de la Seine n'a fait aucune objection contre la proposition, mais il a signalé que ce sacrifice financier atteint l'extrême limite de ce que peuvent supporter les finances départementales.

Sur la proposition de M. Rousselle estimant que toute modification nouvelle apportée au projet de loi sur la taxation voté par la Chambre des députés occasionnerait un nouveau retard pour la mise en application de la loi, le Conseil général a émis le vœu que le Sénat donne son approbation sans réserve au texte adopté par la Chambre des députés le 3 décembre 1915.

La prochaine séance aura lieu mercredi prochain.

Verdun

M. Albert Milhaud (Rappel) constate que les Allemands, depuis Verdun, daignent prendre l'armée française au sérieux. C'est vraiment bien de leur part. Entre nous, ils n'ont pas tort de « prendre au sérieux » des chefs et des soldats qui leur en font voir de si cruelles. Et M. Milhaud ajoute :

La bataille de Verdun a appris aux Allemands à raisonner sérieusement ; c'est un commencement. C'est le commencement de la sagesse. Ce pourrait être aussi le commencement d'autre chose.

Il leur faudra six ans...

M. Hervé (Victoire) stratège doublé d'un mathématicien, s'est livré à ce petit calcul :

Au nord de Verdun, sur la rive droite, la partie où il est le plus menaçant, combien l'ennemi a-t-il gagné de terrain depuis un mois ?

Mettons 100 mètres — je dis cent mètres en moyenne depuis un mois.

Comme il y a 1.000 mètres dans un kilomètre, il lui faudra, de ce train, environ 10 mois pour gagner un kilomètre ; et, comme il a 7 kilomètres à gagner pour arriver aux ponts de Verdun, c'est 70 mois — soit 6 années environ — qui lui seront nécessaires pour prendre Verdun, s'il ne marche pas plus vite.

S'il perd seulement 100.000 hommes pour gagner 100 mètres — et je suis modeste — on peut calculer combien il lui faudra d'hommes pour arriver aux ponts de Verdun : le chiffre fantastique de 7 millions d'hommes.

La crise du socialisme

M. Capus (Figaro) analyse le travail intérieur qui, depuis deux ans de guerre, s'accomplit dans nos partis politiques. La doctrine socialiste se bute, pour ainsi dire, contre la réalité :

Fondée sur la prétendue observation historique de la lutte des classes, elle était obligée d'abandonner dans le danger de la patrie son dogme central. Elle avouait par là son infirmité aux heures décisives. Quelle n'est pas, en effet, la fragilité d'une théorie politique ou sociale contrainte de renoncer à son principe essentiel lorsque le pays traverse précisément sa crise la plus grave ?

Le socialisme, en tant que fonction de la lutte des classes, est donc une doctrine périmée et qui s'abîme dans ses contradictions. Elle est à refaire de fond en comble, et je ne sais pas si les successeurs de Jaurès y suffiront.

Politique d'après-guerre

Mais, justement, y aura-t-il encore des partis après la guerre ? La réponse n'est malheureusement pas douteuse, bien que le nombre des gens de France las de la politique croisse de jour en jour. Le Rappel, discutant avec courtoisie les idées émises par l'Œuvre à ce propos, écrit ceci :

Excluez-vous de vos groupes l'ouvrier qui a forgé l'outil de guerre ? Excluez-vous les vieillards dont l'âge fut le seul mérite à l'heure de l'action ? Excluez-vous l'auxiliaire dont le livret militaire portera aussi la mention : « Campagnes contre l'Allemagne » ?

Nous voyons bien l'horizon de votre idéal, non pas les frontières de votre groupe.

A ces diverses questions, il sera répondu.

Caprices anastasiens

On peut être abondant en ciseaux, — et manquer de culture. Que dites-vous de l'aventure survenue hier à Polybe ? Il avait, en son article, fait allusion au château de Thunder-ten-Tronck. M. Jules Gautier chercha en son dictionnaire et constata que ce château est situé en Westphalie ! Il échappa donc sans tarder le castel. Or, le château de Thunder-ten-Tronck est la maison où professaient le bon maître de Candide, et où les Boulgres commirent les excès dont Voltaire nous a laissé le récit.

Une désignation aussi précise, conclut Polybe, était évidemment quelque chose d'intolérable.

Et voilà pourquoi dix lignes du Figaro furent, hier, caviardées.

Les femmes du peuple

Rachilde (la Vie) réalise cette charmante antinomie d'être à la fois une femme de lettres de haute valeur et une femme du plus lumineux bon sens :

Si j'avais à ma disposition, écrit-elle, un grand quotidien (ce qu'à Dieu ne plaise, car il serait sans doute supprimé tous les matins par les journaux) je me bornerais à crier, en grosses lettres, au peuple : « Il faut travailler ! Le bonheur est ramassant sa pellette de bois glacé en pêchant le bled ; convalescent de glisser malheureusement, et le garçon de café, en attendant enfin le pourboire, contribuera à la lutte contre l'alcoolisme... Gustave Téry, qui a résolu toute ce coûte, de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, fit un article d'actualité pour démontrer que l'ouvrier n'y met pas, souvent, toute la bonne volonté désirable : « C'est la guerre ! Que voulez-vous ? on ne s'en fait pas ! »

Je connais plus de vingt femmes de mobilisées, avec ou sans enfants, qui, vivant de leur allocation, ne veulent rien faire, en dehors de leur ménage. Elles sont plus heureuses qu'avant. C'est monstrueux, mais c'est ainsi, et, puisque le gouvernement aime la piperasse, je lui recommande une petite révision des femmes aimant elles, à se la couler douce, pour employer l'expression de la dernière que j'ai interviewée : « Mon homme buvait tout ce qu'il gagnait, j'étais obligée d'aller en journée pour nourrir les deux gosses. A présent, il ne me bat plus puisqu'il est obligé de battre les Boches et moi je ne suis pas trop à plaindre... Je peux m'asseoir ! »

UNE HEUREUSE INITIATIVE

M. P. Josse, député de l'Eure, capitaine au front, qui a reçu depuis le commencement de la guerre la Légion d'honneur et une citation à l'ordre du jour de l'armée, a adressé au ministre de la guerre une lettre qui s'inspire d'une idée excellentissime.

M. Josse demande que les officiers commandant les unités citées collectivement à l'ordre du jour bénéficient immédiatement d'une promotion au grade supérieur, quelle que soit leur ancienneté. Et il souligne que cette mesure aurait pour résultat de contribuer au rajeunissement des cadres, en permettant à des chefs de valeur de recueillir le bénéfice de l'entraînement héroïque qu'ils ont su communiquer à leurs troupes.

Urétrites
PAGEOL
Guérit vite et radicalement
SUPPRIME TOUTE DOULEUR

BELLE JARDINIÈRE
PARIS, 2, Rue de Pont-Neuf et 1, Place de Cléchy

Trousseaux et Uniformes MILITAIRES
CONFECTIONNÉS et sur MESURE

Envoi franco du Catalogue et d'Echantillons sur demande.

Secrétaires: LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS.

Les Etablissements
Jamet-Buffereau sont les mieux organisés pour vous apprendre chez vous ou sur place : Comptabilité, Sténo, etc.

Paris, 96, R. Rivoli. — HOMMES ET DAMES.
NANCY, 20, Faubourg-S-Jean. BORDEAUX, 67, Cours Pasteur

Jeune fille, 25 ans, sténo-dactylo, demande place bureau, bonnes références à fournir. Ecrire Mlle Pothou, 39, rue de l'Hotel-de-Ville, à Genesee (S.-et-O.).

Jeune fille, 20 ans, sérieuse, repérés, bien, bonnes références seconde vendeuse maison couture, cherche emploi analogue, ou genre commerce de luxe, même au pair pour début. Ecrire Mlle Menegalli, 15, rue Simart, à Paris.

M. Laverne offre sur place travail à G. V. C. environs de Paris, connaissant vannerie. Ecrire Laverne, 4, rue Française, à Paris.

LA HERNIE
N'EXISTE PLUS pour celui qui assure la réduction intégrale de son infirmité par le nouvel **Appareil sans ressort de A. CLAVERIE**, le seul appareil sérieux, efficace, pratique et vraiment perfectionné. Lire le **Traité de la Hernie**, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS (Applications tous les jours de 9 h à 7 h.)

Le gérant : ANTOINE KLEYMERS.

Imprimerie WELLOFF et ROGEE
16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

LE PLUS EXQUIS
DES DÉJEUNERS DU MATIN
BANANIA
USINE MODÈLE À COURBEVOIE-SEINE TEL. 564

Les Spectacles

Get après-midi :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 1 h. 30. — La Fille de Roland.
OPÉRA-COMIQUE. — 1 h. 30. — La Vie de Bohème ; La Fille du régiment.
ODÉON. — 2 h. — Le Lion amoureux.
THÉÂTRE-LYRIQUE. — 2 h. 15. — Joséphine vendue par ses sœurs.
Théâtre Sarah-Bernhardt, Vaudeville, Porte-Saint-Martin, Variétés, Réjane, Palais-Royal, Renaissance, Théâtre Antoine, Galté, Châtelet, Capucines, Apollo, Cluny, Déjazet, Grand-Guignol, Polles-Bergère, mêmes spectacles que le soir.

Ce soir :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 8 h. 15. — A qui revient les jeunes filles ; Le Gendarme de M. Poirier.
ODÉON. — 8 h. — La Famille Benoiton.
OPÉRA-COMIQUE. — Relâche.
VAUDEVILLE. — 8 h. 30. — Maïsle.
TH. SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 15. — La Tour de Nesle.
GALTÉ. — 8 h. 30. — Trois Femmes pour un mari.
PALAIS-ROYAL. — Relâche.
VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — Le Dindon.
PORTE-SAINT-MARTIN. — 7 h. 45. — La femme nue.
TH. RÉJANE. — 8 h. 30. — Allosce.
THÉÂTRE ANTOINE. — 8 h. 30. — Nono.
ATREUSE. — Relâche.
RENAISSANCE. — 8 h. 30. — Une Nuit de Noces.
CHATELET. — 7 h. 50. — Les Exploits d'une petite Française.
NOUVEL-AMBIU. — Relâche
APOLLO. — 8 h. 15. — Mme Boniface.
MICHEL. — 8 h. 30. — L'Avion 233, etc.
THÉÂTRE-LYRIQUE. — 8 h. 15. — La Petite Mariée.
FOLIES-BERGÈRE. — 8 h. 30. — A la Parisienne !
OLYMPIA. — 8 h. 30. — Marck et ses lions.
CONCERT MAYOL. — 8 h. 30. — Les Drames du Palais Borghia.
ALBAHRA. — 8 h. 30. — Attractions.
CLUNY. — 8 h. 45. — Le Fils surnaturel.
CAPUCINES. — 8 h. 15. — Paris aux Quinquets, revue.
DEJAZET. — 8 h. 30. — Les Fiancés de Rosalie.
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 45. — Nuit blanche ; Une rage d'amour ; Le Masque ; La Lanterne.
SCALA. — Relâche.
GALTÉ-ROCHOUART. — Non ? Si... (revue).
Eldorado. — 8 h. et 8 h. 15. — Ou en met ! (Dranem).
BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — Lycée de jeunes Filles.
EUROPÉEN. — 8 h. 30. — La nuit de noces du poulu.
LA PIE QUI CHANTE, TH. DES DEUX-MASQUES, Casino de Paris et NOUVEAU-CIRQUE, 8 h. 30. Attractions.
Omnia Pathé. — Passion zigane. Les Mystères. L'artillerie et l'aviation à Verdun.
Electric Palace, 5, bd. des Italiens. — Les deux Chemins, drame patriotique, autour de Verdun.

Pour leurs Œufs de Pâques !

LES ANNALES
délivrent des
ABONNEMENTS DE GUERRE
de 3 MOIS au prix réduit de 2 fr. 50
exclusivement réservés aux SOLDATS
et servis dans la zone des armées

A l'envoi du 1^{er} N^o, la direction des « Annales » se fait un plaisir d'ajouter une copieuse collection de lectures choisies pour le délassement et le réconfort de nos chers soldats.

Envoyez ce bulletin rempli à :
M. _____
Secteur postal _____
* Ci-joint 2 fr. 50 (mandat ou timbres). *